

Les
Russes
après
l'école

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bouchard, Lydia, 1982-

Les Russes après l'école

(Collection Roman)

ISBN 978-2-7640-2512-3

I. Titre.

PS8603.O924R87

2016

C843'.6

C2015-942504-2

PS9603.O924R87 2016

© 2016, Les Éditions Québec-Livres
Groupe Librex inc.

Une société de Québecor Média

955, rue Amherst

Montréal (Québec) H2L 3K4

Tél. : 514 270-1746

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Pour en savoir davantage sur nos publications,
visitez notre site : www.quebec-livres.com

Éditeur : Jacques Simard

Conception de la couverture : Bernard Langlois

Illustration de la couverture : ThinkstockPhotos,
Shutterstock

Conception graphique : Sandra Laforest

Infographie : Claude Bergeron

Imprimé au Canada

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

DISTRIBUTEURS

EXCLUSIFS :

- Pour le Canada et les États-Unis :

MESSAGERIES ADP*

2315, rue de la Province

Longueuil (Québec) J4G 1G4

Tél. : 450 640-1237

Télécopieur : 450 674-6237

* une division du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Québecor Média inc.

- Pour la France et les autres pays :

INTERFORUM editis

Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine

94854 Ivry CEDEX

Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91

Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

**Service commande France
métropolitaine**

Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Internet : www.interforum.fr

**Service commandes Export —
DOM-TOM**

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

- Pour la Suisse :

INTERFORUM editis SUISSE

Case postale 69 — CH 1701 Fribourg
— Suisse

Tél. : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLF S.A.

ZI. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 — CH 1701 Fribourg
— Suisse

Commandes : Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 54 66

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

- Pour la Belgique et le Luxembourg :

INTERFORUM BENELUX S.A.

Fond Jean-Pâques, 6

B-1348 Louvain-La-Neuve

Tél. : 00 32 10 42 03 20

Télécopieur : 00 32 10 41 20 24

Lydia Bouchard

Les
Russes
après
l'école



LES ÉDITIONS
Québec-Livres

*À mes parents qui me donnent la force de bouger
des montagnes et à Joël qui me porte souvent pour
que j'en voie les sommets.*

*Merci à Nicole Lamontagne pour le prêt sans pudeur
de son journal intime relatant ses jours aux côtés
d'une princesse saoudienne.*





L'horloge est lourde. Lourde comme si chacune de ses aiguilles était de marbre. Un marbre épais, martelant le métal. Dans la classe, l'enseignant, dont je ne connais ni le nom ni le sourire, se débat devant une audience aussi hermétique que blasée.

À dix-sept ans, on pense qu'on sait tout. À dix-sept ans, c'est tout ce qu'on sait. La vie n'est qu'ombres chinoises. On ne sait pas encore ce qui vit derrière les panneaux de papier de riz. Pas d'envers de médaille. Les diables n'ont pas d'avocats. Dix-sept ans, pas de puce à l'oreille et la certitude de saisir la totalité de l'univers, de le tenir dans sa main.

La pièce se vide. Comme si elle avait un drain et y faisait couler tous les corps liquides de mes comparses de classe. Seize heures quinze. Tout s'accélère, plus rien ne compte que de sortir. Mon changement de costume est déjà orchestré. Pendant la pause de ce dernier cours, j'ai enfilé collants et guêtres sous mon large pantalon d'armée. Le reste dégringole ; les casiers, les au revoir polis et pressés, la course folle pour m'extirper de l'école. La voiture de ma mère qui m'attend devant. Seize heures vingt-cinq. Mon dîner avalé sur la route, les longues épingles sur mes genoux pour remonter mes cheveux, mes mains qui s'affairent adroitement derrière ma tête, comme si elles avaient des yeux d'avoir fait tant de chignons.

Seize heures quarante. Nous sommes enfin en ville. Chaque feu rouge est une mauvaise blague. On se gare à l'arraché et je sors en trombe de la voiture en empoignant mon fourre-tout – ma pauvre mère se stationnera convenablement plus tard. Je cours.

C'est la grande porte d'entrée d'un building industriel de trente étages qui m'avale. Un vieil immeuble avec un barbier et un blanchisseur qui y tiennent boutique au rez-de-chaussée et se voient depuis les quarante-cinq dernières années. Au bout du couloir : Louis. Louis qui fait un grand signe du bras me montrant son cher ascenseur, me sommant d'y monter. Louis et son regard rieur qui me parle et m'apaise. Louis et son silence qui chante un vieil air de B. B. King. Il tire de son bras maigre la large porte qui glisse et se fracasse sur le cadre. Si ce moment étrange d'intimité se produit tous les jours, il ne perd rien de son sens inhabituel. Deux étrangers qui en aucun cas ne se seraient parlé, mais qui, proximité d'un petit ascenseur oblige, se vouent avec le temps une amitié inespérée.

Seize heures cinquante-sept. Douzième étage. Je me dévêts en courant vers le vestiaire, j'y lance tout mon bazar et j'en ressors onze secondes plus tard. Je fais une entrée brusque dans le grand studio au fond du couloir. En traversant le vaste espace, tout mon corps rétrécit en espérant passer inaperçu. Le piano chante, je danse, je travaille. Je n'ai d'yeux pour personne et ce n'est qu'une heure trente plus tard que je prendrai conscience des vingt-deux êtres humains à mes côtés, dans la classe.

★ ★ ★

Dix-sept heures. Irina Federov est droite, droite comme un peuplier. Son odeur laisse dans le studio des morceaux de pivoine et de vodka. Sa peau est blanche et sèche, son iris : bleu, solide, calme. Si elle enseigne le ballet depuis bientôt dix ans, elle n'a rien perdu ni en technique ni en ego. Sa grâce et sa force m'obsèdent. Je l'épie, la décortique, la copie. Un seul geste à Olga, la pianiste, et la pièce s'ouvre et bat, respire et reluit. Pour moi, tout devient immobile. Je ne suis plus à moi. Olga joue. Devant elle, au lieu de sa partition désormais futile, un vieux roman Harlequin traduit en russe. Elle ne sait même plus qu'elle joue, Olga. Moi je danse.

Irina Federov me regarde, me replace le bras, puis le port de tête, puis le bras à nouveau. Elle n'en démord pas. Elle nous apprendra. Elle ne sait pas que ce petit moment fragile, précis, insaisissable est celui où je me réveille. La vie normale des non-dansants est pour moi un sommeil épais dont je m'arrache le soir venu.



Mon œil est rougi et vitreux, brûlé par la sueur. Enfin. Enfin, je suis vide. Mon esprit est un lourd voile de silence et de néant. Vide de moi-même, visitée par l'espace. Comme c'est bon d'avoir tant dansé, d'avoir tant existé partout dans la pièce qu'il ne reste plus rien à l'intérieur, plus rien à donner, plus rien à prendre. Involable. Envolée.

À ma gauche, Marion. Marion est une araignée. Une longue arachnéenne avec des jambes interminables comme des fils et un corps minuscule et fragile. Elle a de jolis yeux un peu tristes et un sourire gentil, inquiet. Elle est de dix ans mon aînée. Parfois, pendant la classe, je la regarde se regarder. Elle a un drôle de rictus. Celui de quelqu'un qui s'est beaucoup vu et qui essaie d'y voir autre chose. Elle est bien, Marion... Elle n'a pas eu de veine. Elle a bossé dur, tout comme il faut. A couru l'Europe, les pieds en compote, en cherchant les étoiles, auditionné partout, été gardée jusqu'au dernier moment... avant la jetée. Chaque fois. Marion, quand je la regarde, j'ai l'impression que c'est pour cette raison qu'elle est si longue et si maigre. Elle s'est étirée, déchirée à force de tendre les bras vers le ciel. Les étoiles sont là, rieuses, à un petit centimètre de son majeur tendu au maximum. Quand je regarde Marion, je suis fatiguée.

Il y a aussi les trois pintades. Elles viennent toutes trois du collège privé pour filles le plus huppé de la ville. Elles ont le même maillot, la même façon de nouer leurs cheveux, le même sourire satisfait d'elles-mêmes. Elles ont toutes trois pour moi un œil réprobateur. Comme si j'étais un produit toxique inconnu, possi-

blement explosif. Elles m'ennuient toutes trois également. Souvent, il y a quelques pigeons voyageurs. Cet Américain blond comme un été dont la technique est si impeccable qu'elle rend mal à l'aise. Cette fille d'Israël qui est danseuse moderne. Une petite Espagnole, encore enfant, quatorze ans à peine. Elle danse comme une adulte déjà, comme s'il lui restait l'expérience de trois vies antérieures. Son père la regarde par la vitre du grand studio, ébahi d'avoir engendré une beauté et une grâce si inattendues.

Puis il y a la vieille dame. Celle-là, personne ne connaît ni son nom ni la texture de sa voix. En l'observant, j'ai le fantasme qu'elle sortira de ses mille lainages juxtaposés et que sa voix jaillira de sa poitrine en un long filet miellé. Je voudrais qu'elle se mette à chanter une chanson jamais entendue d'aucune oreille. J'aurais envie que tout le monde l'écoute avant qu'elle reparte dans son mutisme. Je lui invente des cathédrales, des amphithéâtres de pierre, des falaises au-dessus de nulle part pour cueillir tous les sons échappés, sains et saufs, de sa bouche avare. Mais non... jamais. Jamais même un regard, une ouverture. Pourtant, elle est là tous les jours. Elle travaille dans son petit univers étouffé à trois mètres de moi depuis déjà trois ans. Tous les jours, à la barre, à triturer ses lignes que nul ne verra, tant les guêtres s'empilent sur sa peau de papier. J'ai pour la vieille dame une fascination assoiffée, un imaginaire boulimique.

Les mecs. Les mecs sont une race étrange à l'abri des réprimandes. À l'abri des regards sérieux. Ils sont gardés au centre du tulle comme de grands enfants à qui tous les écarts sont pardonnés. Il ne faut jamais troubler leur jeu. En retard, étourdis ou même ronds, ils sont toujours attendus au studio les bras ouverts. C'est que chez nous, les hommes sont volatiles, rarissimes. S'ils sont doués en plus, même juste un tout petit peu, ils doivent être chéris et minouchés.

Dans cette faune masculine marginale : trois catégories. Ceux qui vous volent votre couronne à la moindre inattention. Ils connaissent tout de la technique sur pointe, bien qu'elle leur soit

historiquement interdite, et apprennent les variations féminines avec brio. S'ils se mêlent à la gent féminine dans une ambiance fraternelle rafraîchissante, certains sont parfois des partenaires peu attentifs. Les relations dans la fratrie sont complexes ; la compétition pour remporter la couronne se met parfois en travers de la réussite d'un porté.

Ensuite, il y a les coqs. Les hommes avec cette masculinité si virulente que même le collant n'aura raison de leur démarche féline, du galbe de leur torse, du ballon de leurs sauts musclés. Enfant, le coq savait. Quand les autres garçonnetts, alors imberbes et mollasses, le taquinaient sur ses choix *balletiques*, le coq savait déjà. Et quand les tout petits poussins deviennent grands, la vengeance du coq est triomphale. Ces non-dansants, ceux qu'on appelle les piétons, se retrouvent au mieux sur une patinoire de hockey ou sur le banc des joueurs, aux côtés de douze coqs en sueur et odorants. Le coq, lui, sourit comme un voleur. Il passe ses journées dans l'adulation et dans la liberté la plus absolue, entouré de vingt-quatre femmes aux petits oignons. Son salaire est non seulement supérieur aux autres, mais il a aussi un choix sans pareil pour la reproduction. En fait, quatre-vingts pour cent de ses consœurs seront amoureuses de lui un jour ou l'autre. En plus, il faut le dire, s'il est travailleur, la gloire du danseur est presque assurée. S'il est beau : elle est certaine. Il ne connaîtra rien des aléas de la danseuse jetable qui, elle, est remplaçable au premier écart de conduite, au premier kilo en trop ou à l'enfant en route.

Puis la dernière catégorie : les introvertis. Ceux qui sont poètes dans l'âme et qui ne se seraient pas approchés de l'effort physique sans cette singulière expression. Les grands artistes – munis d'une sensibilité désarmante qui vous bouleverse par un seul de leurs gestes – ne savent pas, en choisissant la danse, qu'ils ont tout gagné. Tout. Ils sont un hybride ravageur entre le mystère que possède le rêveur et l'attraction captivante de l'athlète. Petit cocktail irrésistible à quiconque a le malheur d'y tremper ses lèvres. Ils ont

tout. C'est la catégorie en or. Ils ont l'insouciance de leur beauté et la lourdeur de leurs réflexions tourmentées. Rien, rien au monde n'est beau comme un véritable bon danseur.

Chez les filles, c'est plus simple. Il y a les premières de classe. Parfaites en tout et avides d'un contrôle extrême. Puis il y a les folles. Celles qui ont eu le don de l'exubérance foudroyante et d'un charisme ininventable. Celles-là, on les appelle les étoiles. Si je ne sais pas vraiment où je me situe, j'aspire à la deuxième catégorie. La folie, c'est plus romantique, même si ça fait mal.

Les classes sont terminées. Je retrouve maman assoupie dans le couloir sur sa petite chaise. Je ramasse par terre le livre qui a glissé de sa main trempée dans le sommeil.

— Maman... on y va?

— Oui... Bien sûr, chérie.

— À demain, Tatiana! Merci, Olga.

— *Do zavtra.*

Le soir s'est glissé partout dans le couloir. Louis nous attend dans l'ascenseur. Il tient déjà le lourd trousseau des clés qui fermeront l'immeuble.

— *See ya tomorrow ladies.*

— À demain, monsieur Louis.



C'est dimanche. Le dimanche, je cesse de danser à dix-sept heures et je m'effondre. Écrasée par le poids des muscles endoloris, des devoirs que je ne ferai jamais, de cette pirouette ratée devant tout le monde et qui me restera en travers de la gorge jusqu'à ma vengeance de demain.

Petit dimanche d'hiver, sombre et musqué. Lasse, c'est dans la bulle de Raphaël que je me pose volontiers. Raphaël est mon drapeau blanc, mon terrain neutre. Il ne danse pas. Il travaille au café, il est grand, ténébreux et tout à l'envers. Pendant que ma puberté, collée à un miroir tous les jours, juge et déteste chaque centimètre de ma peau, Raphaël, lui, me trouve belle.

Il dessine avec ses grands doigts fins des bordures dorées tout autour de mon corps. Moi, je joue à être une femme, plaquée contre son ventre. À dix-sept ans, l'amour c'est le dernier. Le plus grand. Il est tourmenté et sans garde-fou. Il ne connaît pas de modération, pas de gris. Il promet tout, ment, puis sourit.

Raphaël est amoureux et il me boit comme si j'étais un élixir précieux que l'on sait volatile. Ses lèvres tremblent, il sent bien que les dernières gouttes approchent. Ses yeux noirs deviennent de petites rigoles timides, sa gorge est un cuir trempé, oublié en plein désert. Il se cache dans mon cou, alors que son corps se tend, et moi je l'étreins en lui promettant un amour qui ne m'appartient pas.

Quand je quitte la petite chambre en haut du café, sa tête repose déjà sur la cuisse de Morphée. Il n'est que vingt-deux heures quand je me déverse sur le trottoir. Il fait noir et clair à la fois. Ça

sent la neige et l'amour. Je regarde le carrousel éteint du parc en face, souris doucement, cherche autour pour voir si je ne trouverais pas un peu d'enfance... L'enfance est partie. Elle est partie vite entre deux demi-pliés. Partie par la porte arrière, sans au revoir, chassée par ma passion, par les Russes qui me façonnent.



Louis referme à bout de bras la lourde porte du vieil ascenseur. Sa radio joue un air de Memphis Minnie. À côté, il y a une boîte de lait vide où il se repose durant les temps morts. Près des boutons de contrôle, une photo en noir et blanc d'une jolie black devant une Chevrolet Impala 61 (ça, je le sais grâce à papa. Avec lui, on doit savoir au moins deux choses : le nom de tous les pays, puis celui des voitures). En dessous, celle d'un bébé endimanché.

Louis cherche dans mes yeux ; il fouille pour me trouver au fond de la fatigue, de l'angoisse et de l'espoir. Beaucoup d'espoir.

— *Happy birthday, Lou. You... you work so hard. I see you, you know ? You deserve a little sugar in your soul... You're all right, girl.*

Il me tend un paquet enveloppé d'un sac brun qui a fait beaucoup de route : un vinyle de Nina Simone et un autre de Count Basie. À force de bouts de conversations d'ascenseur, Louis et moi sommes passés à une autre étape. À l'étape des gens qui se disent tout de suite la vérité. Maintenant, on se connaît pour vrai, sans les détails inutiles. Louis me voit. Moi, je prends mon trésor et je quitte l'ascenseur, le cœur liquide. Quelqu'un me voit.

Plus tard, je me ferai une petite cassette avec ses disques. Je ne sais pas encore... Je ne sais pas quelle sera la trame sonore de mille émotions, de plus d'aventures. Je ne sais pas encore les ruées fulgurantes dans la voiture du Russe, rien du désert et des grands hôtels associés à la voix de Madame Simone, rien des aéroports, assise entre deux mondes... Je ne sais ni l'amour ni la fuite. Je ne

connais pour l'instant que le bonheur fragile que les enfants veulent éternel. Je lui souris, les yeux trempés dans la joie.

— *Thank you!* À demain, Louis.

La porte se referme sur son sourire complice.



Alexander Berzin est assis derrière son bureau. C'est un bureau modeste. Les murs sont d'un blanc jauni, il y a dessus l'image d'une Vierge Marie toute dorée. De vieilles photos d'un Berzin jeune et d'une partenaire filiforme. Sur le bureau presque vide, un taille-crayon qui n'a pas servi depuis 1992. On le garde. Il doit bien valoir quelque chose. Là d'où Berzin vient, tout vaut quelque chose.

Le directeur m'a sommée de venir le voir. J'attends. J'ai soif de ses paroles. Je suis encore en sueur, un peu essoufflée quand je me pose sur la petite chaise du bureau. Après, tout dévale. Ses mots, ses gestes larges et affables, mon petit cœur qui n'arrive pas à ralentir. Petit allegro.

— On va bosser comme des forcenés. À partir de maintenant, je travaille seul avec toi, tous les soirs. Irina est au courant... tu n'auras plus le temps de prendre toute sa classe. On te fera un régime, peut-être... On verra. On fait *La Bayadère* ou *Don Quichotte*. Je n'ai pas décidé. J'ai peut-être un vieux tutu pour toi du temps de Tatiana. Elle était un peu plus petite que toi, par contre.

— C'est qui, Tatiana ?

— La meilleure partenaire que j'aie jamais eue. Si tu sais travailler, tu pourras peut-être être la moitié de ce qu'elle a été. Tiens, regarde... c'est elle, là, sur le mur. Dieu qu'elle était belle.

— Elle a l'air si jeune !

— Oui... eh bien, c'était il y a longtemps, Lou. Elle était soliste à seize ans et étoile à dix-sept... Bon, Irina t'aidera tout de

même pour les pointes. Le concours est dans trois mois, on doit acheter les billets d'avion cette semaine. Il faudra travailler tes mains. Danser, ça doit aller plus loin que le bout de tes doigts. Jusqu'au bout du regard, jusqu'à la dernière rangée dans la salle. Tu danseras bien. Tu danseras avec Oleg. Tu ne le connais pas, je sais. Oleg Koslov. Il a de l'expérience. Il viendra pour un essai demain après la classe. Allez, va.

Quand je sors de la pièce, maman est là, toute petite avec son livre sur les genoux. Ça fait déjà quatre heures qu'elle attend, fatiguée, à l'extrémité de sa journée.

C'est tous les soirs comme ça. La barre : elle est là. Le centre : elle patiente. Les variations : elle lit. Elle m'attend sans regarder. Elle me laisse faire mon truc. Même si on vit dans des mondes différents, elle a tout compris, tout saisi de l'espace qu'il faut pour se péter la gueule et devenir ensuite meilleure. Tout vu de l'intimité que requiert la création. Pour l'instant, elle et moi, c'est la tour de Babel. On ne se rejoindra que dans quelques années, de l'autre côté du tumulte. Quand je me mets à parler – aussi vite que le directeur –, elle m'embrasse sur le front. Elle voudrait bien rentrer à la maison avec sa petite, mais il n'y a plus de petite. Je suis ailleurs, je n'ai plus de nom, plus de corps.

Je suis un souffle, un papillon dans le ventre d'une étoile.



J'ai tout dit à Raphaël. Nous avons marché longtemps dans le parc, en face. J'ai tout déballé. Tout des étoiles et des avions. Les promesses de Berzin, Oleg, la gloire de porter l'espoir d'un autre. La passion. La musique qu'ils m'ont remise pour répéter en classe. Une cassette avec des lettres russes. MA musique. Le concours, Oleg, la difficulté de la variation qu'on a choisie pour moi, le pas de deux pour la première fois. La passion. La montagne immense que je m'apprête à soulever. La passion.

À ce moment précis, nous sommes deux inconnus dans une parenthèse. Ses yeux sont deux trous sans fond que je n'arrive pas à remplir d'explications, d'images, de sens. S'il tient mon bras très fort pour ne pas tomber sur la glace, c'est aussi parce qu'il ne connaît plus celle à qui il appartient.

Moi, je dis passion. Lui entend pâleur. Pâleur de mes sentiments en comparaison de son amour. Moi, je dis passion. Lui voit la taille de la bête dans l'arène, colossale, puissante, devant un toréro miniature. Tout ce qu'il entend, c'est la peur qui lui susurre d'attraper mon bras. Affolé, il m'embrasse. Entre ses lèvres, mêlés à la buée d'hiver, trois mots qui glissent comme le petit chemin du parc : « Ne pars pas. »

Ces mots, je ne les entends pas. J'entends ma musique.



Il y a déjà une heure qu'Irina Federov nous sculpte à coups de mots et d'images. Je ne veux décevoir ni Irina ni Berzin, qui, appuyé au cadre de la porte du studio, n'a rien perdu de mon travail. Sous les regards lourds de mes mentors, chaque geste dansé est empreint de plus de douleur, de fierté. Si je suis déjà épuisée de me voir dans leurs yeux, le regard nouveau d'Oleg est le plus pétrifiant. Il prend la classe avec moi pour la première fois, me soupesant à chaque instant. Il glisse dans l'air autour de moi, fait son territoire dans ma bulle. Il me corrige du regard et note mes défauts en se gardant bien de me saluer.

— Lou, mets tes pointes. On va répéter.

— Oui, monsieur Berzin.

Le studio se vide rapidement sous les ordres fermes du directeur. Pendant que je fouille dans mon sac pour choisir laquelle de mes trois paires de chaussons me mènera au combat, je les vois dans le reflet du miroir s'embrasser comme des frères et se parler russe. Ils parlent apparemment de moi, sans gêne, sous mon regard terrorisé.

— Allez, Lou. On y va. *Da vai!*

Notre premier essai se fera sous le regard dégoûté des trois filles, qui épient du corridor. Pourquoi pas moi? se disent-elles. Un seul pas hésitant de ma part est une victoire colossale pour elles. Entre deux pirouettes, j'ai reconnu Marion qui leur a dit de faire du vent. Elle m'a souri et m'a fait son petit clin d'œil habituel. Cela m'a donné la force de continuer une heure.